

ÉTIOLOGIE DU TERRORISME ET EXIGENCE DE LA PRÉSERVATION DES DROITS DE L'HOMME

Katinan Timothée COULIBALY
Docteur ès Sciences (Philosophie)
Université Alassane Ouattara
Département de philosophie
katinantimothee@gmail.com

Résumé

Le XXI^e siècle est fortement marqué par le terrorisme à l'échelle planétaire. Les violences multiformes et les kyrielles de conflits à la solde du terrorisme, non seulement affaiblissent la capacité des États à assumer leur condition de modernité, mais aussi mettent en péril les Droits de l'Homme. Face à ce constat ahurissant, cette étude adossée aux méthodes sociocritiques et historiques, essaie de proposer une étiologie du terrorisme afin de contribuer à freiner ce phénomène d'une part et d'autre part, d'assurer la sauvegarde des Droits de l'Homme. Ainsi, cette étude est de souligner que la laïcité, la culture de la reconnaissance et de la solidarité intellectuelle et morale pourraient aider à sortir de ce mal être, dangereux pour l'aspiration humaine au bonheur.

Mots-clés : Droits de l'Homme – Laïcité – Modernité – Reconnaissance – Terrorisme.

Abstract

The 21st century is marked by terrorism on a global scale. Multifaceted violence and a myriad of conflicts fueled by terrorism not only weaken the ability of states to assume their modern status, but also jeopardize human rights. In the face of these staggering facts, this study, based on sociocritical and historical methods, attempts to propose an etiology of terrorism in order to help curb this phenomenon on the one hand, and to ensure the safeguarding of Human Rights on the other. The final aim of this study is to underline the fact that secularism, a culture of recognition and intellectual and moral solidarity could help to overcome this malaise, which is dangerous for the human aspiration to happiness.

Keywords: Human rights - Secularism - Modernity - Recognition - Terrorism.

Introduction

L'actualité mondiale est marquée par de multiples formes de violence entre autre, le terrorisme. Depuis le 11 septembre 2001 jusqu'à ce jour, les termes et expressions tels que « Jihad », « Croisade », « Guerre sainte », « Guerre islamique », « Guerre juste », « Fanatisme religieux », « Boko haram », « Touaregs », « Empire du mal », « Empire du bien », etc., sont au cœur des débats interminables de spécialistes, d'intellectuels, de journalistes, de savants, de philosophes, et même de citoyen lambda, presque partout dans le monde. Tous ces concepts chargés d'idéologie, s'accompagnent de violence, de tueries, constituant ainsi un obstacle à la promotion des Droits de l'Homme, à la liberté et à la vie. Cela est d'autant réel que le monde actuel est tourmenté, troublé. Ces violences se manifestent sous diverses formes. Soit entre groupes d'individus armés, entre armées, soit par de soulèvements populaires meurtriers.

Ces guerres ou violences, qu'elles soient justes, légales ou légitimes, ne sont rien d'autre que la manifestation de la bestialité humaine, forme achevée d'une barbarie civilisée. Dès lors, il est important que nous portions un regard critique et réflexif sur la violence dans cette ère de la modernité. En pareille situation, dans notre monde, sous le prisme réductionniste d'une mondialisation totalitaire, lieu des intérêts dominants, il est nécessaire de s'interroger sur les profonds enjeux et finalités du terrorisme. Qu'est-ce donc que le terrorisme ? La réponse à cette question fondamentale nécessite d'autres questions dites subsidiaires. Comment appréhender la gestation et le développement du terrorisme ? Comment réussir à faire naître, à partir du consciencisme philosophique, une nouvelle conscience engagée à promouvoir la solidarité planétaire, la laïcité et l'acceptation de la différence comme des solutions possibles au terrorisme ou à la violence, c'est-à-dire comme solution pouvant aboutir à l'émergence d'un univers pacifié ? Face à ces préoccupations, il est possible de supposer qu'au cœur de l'acte terroriste se trouve les fondamentalismes culturel et religieux qui entendent se justifier par le retour à la culture authentique, à la religion authentique ou encore au Dieu vrai. L'intention fondatrice est de montrer qu'au fondement des violences ou du terrorisme, se trouve l'intolérance fondamentaliste plus axée essentiellement sur des enjeux économiques et sociaux que religieux. Et à cette dernière, il faut opposer l'avènement d'une raison universelle, et cela, au-delà des particularismes, c'est-à-dire fondée par la tolérance. Notre démarche va consister à utiliser les méthodes critique et historique pour indiquer qu'à partir d'une bonne connaissance des formes et fondements du terrorisme, l'éthique de la reconnaissance, la tolérance et la laïcité peuvent aider à consolider la paix et créer un monde de fraternité et de vivre ensemble.

1. Terrorisme : concept et émergence d'une barbarie civilisée

Le terrorisme est généralement perçu comme la doctrine d'un gouvernement qui n'existe que pour semer la terreur. En ce sens, on parle de gouvernement par la terreur. Le terrorisme signifie aussi l'emploi systématique de la violence pour atteindre un but politique. Dans ce cas, il se manifeste par des actes de violence tels que les attentats, les destructions d'Etat, les prises d'otages. On parle alors d'actes de terrorisme. Par ailleurs, on pourrait le définir comme une attitude d'intolérance, d'intimidation. Il s'agit donc du terrorisme intellectuel. On peut affirmer qu'un terroriste n'est personne d'autre qu'un membre, un partisan d'une organisation politique, religieuse ou culturelle qui use du terrorisme. En clair, c'est celui qui organise un acte de terrorisme et qui y participe.

Selon *Le petit Larousse*, (2014, p.1136) le terrorisme est : « L'ensemble d'actes de violence commis par une organisation pour créer un climat d'insécurité, exercer un chantage sur un gouvernement ou satisfaire une haine à l'égard d'une communauté, d'un pays, d'un système ». De cette définition, il ressort que le terrorisme ne va pas sans la violence. La violence est donc l'apanage de l'acte terroriste, ce qui nous autorise à dire que le terrorisme et la violence sont intrinsèquement liés. La violence, du point de vue étymologique, dérive du latin « *violentia* » qui renvoie à l'usage de la force. Or, la force est le pouvoir effectif d'exercer une action sur quelqu'un ou sur quelque chose. Et la guerre est l'une des formes achevées de cette violence.

1. 1. De l'intolérance religieuse et culturelle au terrorisme

Aujourd'hui, la guerre, en tant que recours à la force armée, est devenue la forme prisée pour dénouer une situation conflictuelle entre deux ou plusieurs collectivités organisées : clans, factions, États. Elle consiste, pour chacun des adversaires, à contraindre l'autre à se soumettre à sa volonté. La guerre est, pour ainsi dire, l'exercice de la violence. Cette situation part du fait que chacun croit détenir la vérité. C'est ce que souligne François Jacob (1981, p.12) lorsqu'il affirme : « Ce n'est pas seulement l'intérêt qui fait s'entre-tuer les hommes. C'est aussi le dogmatisme ». Ainsi, « Rien n'est aussi dangereux que la certitude d'avoir raison. Rien ne cause autant de destruction que l'obsession d'une vérité considérée comme absolue » (F. Jacob, 1981, p.12). Pour lui, la certitude de détenir la vérité est source de conflit, dans la mesure où celui qui croit détenir la vérité absolue se trouve dans une logique de missionnaire, qui doit faire connaître aux autres la vérité qu'il détient et, au-delà, l'imposer aux esprits réfractaires. Il apparaît en toile de fond un déni de reconnaissance, c'est-à-dire un refus d'accepter l'autre parce qu'il est différent de nous. C'est ce refus de la différence qu'on nomme communément l'intolérance. L'intolérance consiste à ne pas supporter l'existence de la différence, de la diversité et de la pluralité. Or, à en croire A. Bamba, se nier soi-même, c'est nier l'autre qui est en nous. Et nier l'autre, c'est également se nier soi-même. En clair, le refus de la différence traduit, en quelque sorte, le rejet de notre propre identité car nous ne

pouvons être, en réalité, ce que nous sommes sans l'existence et le concours des autres. Il l'exprime en ces termes :

Le désir d'identité est, en son essence, une quête de visage, lequel visage nous rend visible à l'extériorité en nous rendant présents à nous-mêmes. C'est avec un visage identifiable que l'homme arrive à sa propre reconnaissance, c'est-à-dire à prendre conscience de soi-même, de son être-là au monde et parvient à la reconnaissance de l'autre. La reconnaissance de l'autre commence ainsi par l'acceptation de soi et sa reconnaissance personnelle en tant que conscience libre. (A. Bamba, 2017, pp. 112-113).

Si la reconnaissance de l'autre est conditionnée par l'acceptation de soi, on peut comprendre alors que le rejet de l'autre est aussi le rejet de soi. En effet, tout se passe comme si nous étions dans l'autre, et que l'autre à son tour, était en nous. Ainsi, nous rejetons l'autre lorsque nous nous rejetons nous-mêmes, et inversement, nous nous rejetons aussi lorsque nous rejetons l'autre.

Notre société, en pleine mutation, subit une réelle transformation sociale. Cela est imputable à la diversité de formes de vie culturelle, religieuse et morale qui produisent des comportements qui poussent les individus à ne pas céder aux pressions assimilatrices qui s'exercent sur eux. L'expérience a démontré que dans toutes les sociétés, les individus se sont toujours fortement attachés à leurs valeurs culturelles et ne veulent donc pas les perdre ou les abandonner, encore moins les tronquer contre d'autres, cela engendrait ainsi des crises identitaires et des problèmes de reconnaissance de soi et d'acceptation de l'autre. Mais, au-delà de ces caractères essentiellement religieux et culturels, l'intolérance est fondée sur des mobiles économiques et sociaux.

1. 2. Les mobiles économiques et sociaux comme fondement essentiels du terrorisme

Dans le contexte d'une économie globalisée, le monde actuel est désormais fondé sur l'exclusion. Dans cette logique de lutte des intérêts, les possibilités des nations faibles et des collectivités à s'autodéterminer s'amenuisent. C'est le règne du transnational ou du multinational. Les entreprises transnationales se développent grâce à la logique du système socio-économique capitaliste, construite sur le profit comme source d'investissement. Le système en lui-même est destiné à développer des activités de production ou de services, générateurs de nouveaux profits.

Engagés dans le principe et la logique d'une économie mondiale, sur fond du libéralisme, les multinationales transforment, pour leur propre compte, le monde en un vaste marché où les rapports restent inégaux, et où, la raison du plus fort qui demeure le seul credo, l'emporte sur celle du plus faible. C'est le retour de l'homme dans la jungle d'où il avait été retiré, et où la force prime sur le droit. Nous nous trouvons, pour ainsi dire, dans un état de nature raffiné, dans une situation où l'homme est comme un loup pour l'homme, et où le bonheur de certains est inséparable de la souffrance des autres. Nous avons à voir d'un côté les

propriétaires de firmes nationales vivant dans l'opulence, et de l'autre, des nations vivant en deçà du seuil de pauvreté, c'est-à-dire dans la misère. Telle est la logique de notre monde moderne, qualifié de monde civilisé.

Nous entendons signifier par-là que notre société, avec son organisation, ses lois et sa civilisation, ressemble, à bien des égards, à l'état de nature décrit par Thomas Hobbes. Ainsi, l'individualisme, la violence permanente, l'insécurité, la prévalence de la force, l'anarchie, la misère et la peur universelle sont aussi les caractéristiques de nos temps dits modernes et civilisés. L'état de nature, au sein duquel chacun poursuit l'asservissement de son prochain, est un état de guerre de tous contre tous ; l'homme étant devenu « *un dieu à un autre homme, et (...) un loup à un autre homme* », comme le signifie Hobbes (1649, p.12). Comprenons que les hommes sont de plus en plus animés par une rapacité funeste qui les pousse à vouloir non seulement dominer et à exploiter les autres, mais aussi, à vouloir les déposséder à tout prix du peu qu'ils ont. Qui plus est, les pauvres, les plus faibles de la société, n'ont pas de droits. Ils voient leurs droits bafoués par les hommes riches qui sont aussi les plus forts. Le droit à la parole, par exemple, leur est arraché au point qu'on pourrait dire qu'ils n'ont plus de parole. Qui n'a pas de parole, ne peut pas non plus dire et se comprendre ou se faire comprendre par les autres. Qui ne peut pas dire n'existe pas également dans la mesure où c'est par la parole que nous existons. La parole témoigne de ce que nous sommes, c'est-à-dire des êtres qui existent, des êtres libres, parce qu'elle est l'effet de la conscience. Une manière de dire que lorsque nous parlons, c'est notre conscience qui parle en nous. Et nous sommes aussi libres que notre conscience est libre de s'exprimer. Dire que les pauvres n'ont pas droit à la parole, c'est leur refuser tout ou une partie de leur existence, c'est une manière de les « tuer » à partir de la pensée unique et totalitaire. Par la stratégie d'embrigadement du langage et de la communication, les nations économiquement, militairement et technologiquement puissantes, projettent, dans le monde entier, des images magiques et hypnotiques de manière à faire naître une irrésistible unité autour de leur cause. C'est dans un univers clos du discours, à l'aide d'un langage mensonger que les grandes puissances essaient de faire passer leurs intérêts privés pour les besoins de l'ensemble, c'est-à-dire du monde entier.

Les images de violences en Irak et en Libye participent du stratagème occidental et en particulier américain. C'est uniquement pour le pétrole irakien et libyen que les États-Unis d'Amérique, par des manipulations entachées de mensonge, cherchent à avoir le soutien du monde entier et à légitimer leurs actions.

Saddam Hussein a été vaincu par la puissance militaire américaine et l'Irak mis sous un contrôle total des États Unis ; mais, les Américains n'y ont pas découvert d'armes de destruction massive. En vérité, l'essentiel dans l'opération était de débarrasser l'occident d'un régime dangereux pour ses intérêts. (B. Kouadio, 2006, p. 14).

Ces propos traduisent que les véritables terroristes de notre planète, sont les États-Unis. On peut donc affirmer que le terroriste, c'est celui qui croit au terrorisme ou quiconque accuse les autres d'être des terroristes, est le véritable terroriste. Et c'est le cas des États-Unis qui accusaient, en son temps, l'Irak de Saddam Hussein de cacher des armes ou d'être un État terroriste.

Par ailleurs, essentiellement porté sur la défense de l'identité du peuple musulman, de son histoire, le fondamentalisme musulman est un phénomène social et politique avant d'être un phénomène religieux. En effet, les pays du monde musulman ont voulu, à l'instar des nations développées, obtenir leur indépendance avec pour souci de moderniser leur pays, en y introduisant les sciences et les technologies occidentales, tout en y gardant leurs manières propres de vivre et d'organiser la vie sociale. Malheureusement, le développement escompté n'a point suivi.

L'agriculture est demeurée traditionnelle et le passage de l'économie traditionnelle à l'économie moderne ne s'est pas accompli. Les États islamiques sont restés pauvres. L'une des raisons de cette pauvreté est que le rôle assigné aux États musulmans se résume à celui de simples fournisseurs de pétrole. En dehors de cet aspect purement économique, sur le plan culturel, les pays musulmans ont le sentiment de voir leurs coutumes, leurs mythes et leur mode de vie traditionnel disparaître, laissant ainsi la place à la culture occidentale. C'est ce qui explique le rejet systématique de tout ce qui est occidental, au risque d'en devenir un vassal politique et économique. Ainsi, la confrérie religieuse « Les frères musulmans », née en Égypte dans les années 1920, a fait de l'islam la matrice et la finalité de son combat dirigé contre les forces coloniales et la modernité occidentale. Ses fondateurs et ses partisans prônent le retour au califat islamique. Leur devise est ainsi formulée : « tuer est notre but, le prophète Mahomet est notre chef, le Coran est notre constitution, le jihad est notre voie, le martyr est notre plus grande espérance ». Les membres de cette confrérie planifient des assassinats politiques et des attentats, dans le seul espoir de créer l'État islamique mondial, en vue de contrôler et de dominer le monde.

Retenons de ce qui précède que le jihad est contre l'Occident. Cela dit, il est important de préciser qu'il existe un amalgame lorsqu'on évoque la question du terrorisme. Il faut commencer par dire qu'il existe en réalité, deux types de jihad : celui vu par l'Occident comme un mouvement islamique qui consiste à combattre, à détruire ou à tuer pour tuer. Ce type de jihad est qualifié par les Occidentaux de « jihad terroriste ». Et l'autre conception du jihad, qui est celle des musulmans, consiste à chasser les envahisseurs occidentaux des territoires islamiques. Ce type de jihad est qualifié par la confrérie des Frères musulmans de « jihad juste », appuyé par l'Islam.

Mais ceux qui suivent les enseignements du Coran savent également que couper la main de quelqu'un pour le forfait qu'il a commis est un bienfait pour lui. Dans l'au-delà, il remerciera ceux qui ont exécuté sur terre les lois de Dieu.
(...) La guerre est une bénédiction pour le monde et pour toutes les nations.

C'est Dieu qui incite les hommes à se battre et à tuer. Le Coran dit : « Combattez jusqu'à ce que toute corruption et rébellion cessent ». Les guerres conduites par le prophète contre les infidèles étaient un bien pour l'humanité toute entière. (...) Ce ne sera pas assez tant que la corruption et la résistance à l'islam existeront sur la terre. Le Coran dit : « La guerre, la guerre, jusqu'à la victoire ». (R. Khomeiny, 1985, p.5).

Il est donc clair que le jihad islamique est contre l'Occident qui l'a lui-même créé. Pendant la guerre froide, les États-Unis d'Amérique ont armé les combattants afghans contre l'Union soviétique, oubliant qu'ils pourraient devenir les prochaines cibles et les victimes. D'ailleurs, le terme de « Boko Haram » qui fait allusion au nom d'un mouvement terroriste au Nigéria, en Afrique de l'Ouest, signifie que la civilisation occidentale est un péché. Si tel est le cas, on pourrait aussi dire que les infidèles dont il s'agit, à travers les propos de Khomeiny, sont les Occidentaux qui, certainement par leur mode de vie, violent en quelque sorte les principes de l'islam. En pareille situation, le retour à l'islam s'avère nécessaire pour parer la permissivité morale de l'Occident avec ses cultures conquérantes et impérialistes.

Avec les fondamentalistes religieux, on assiste à une montée de la violence dans le monde. Ils sont violents, agressifs, intolérants et animés d'un esprit de « croisade » et de « jihad ». Mais il est évident que la haine appelle la haine, la guerre appelle la guerre, la violence appelle la violence. D'où, « Tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée » (Le Nouveau Testament, 1984, p.57). Aussi, tout royaume qui instaure ou institue la violence prépare sa propre destruction par celle-ci. Autrement dit, on ne construit pas une nation forte par la violence. La guerre en Afghanistan, les boursiers irakien et libyen, les attentats du World Trade Center du 11 septembre 2001 aux États Unis d'Amérique, les quatre attentats de Londres du 7 juillet 2005 qui firent une cinquantaine de morts et, récemment, la guerre au Mali, celle de « Asa Wade » qui fit plus de 20 morts le 26 janvier 2020, sont à ce propos, illustratifs.

Si la violence appelle la violence et que, de surcroît, qui règne par l'épée périra aussi par l'épée, force est donc de dire que l'esprit qui se cache derrière le jihad islamique traduit la réplique des États islamiques à l'oppression et à la violence exercées contre eux par les États occidentaux. Ainsi, on comprend que le terrorisme est une tactique révolutionnaire qui consiste à libérer les peuples de la domination impérialiste occidentale. Nous nous retrouvons comme dans une lutte des classes où la classe dominante est appelée à disparaître pour laisser la place à celle qu'elle avait auparavant dominée. Mais c'est au seul prix de la violence comme source de rédemption que la classe dominée s'affranchit de la classe dominante. Cela dit, F. Fanon écrit :

Délaissé, l'affamé est exploité qui découvre le plus vite que la violence, seule, paye. Pour lui, il n'y a pas de compromis, pas de possibilité d'arrangement. La colonisation ou la décolonisation, c'est simplement un rapport de force. L'exploité s'aperçoit que sa libération suppose tous les moyens et d'abord la force. Lorsqu'en 1956, après la capitulation de M. Guy Mollet devant les

colons d'Algérie, le Front de Libération National, dans un tract célèbre, constatait que le colonialisme ne lâche que le couteau sur la gorge, aucun Algérien vraiment n'a trouvé ces termes trop violents. Le tract ne faisait qu'exprimer ce que tous les Algériens ressentaient au plus profond d'eux-mêmes : le colonialisme n'est pas une machine à penser, n'est pas un corps doué de raison. Il est la violence à l'état de nature et ne peut s'incliner que devant une grande violence (F. Fanon, 1968, p.92).

Avec le terrorisme, c'est l'Islam fondamentaliste qui est en train de se transformer en une idéologie, tout comme le marxisme et le fascisme, avec pour intention de transformer ou de changer le monde, en empruntant cependant la voie de la violence. C'est pourquoi, il convient de pacifier notre monde. Ainsi, le consciencisme nous aidera à comprendre que pour y arriver, il faut, à l'intolérance qui est au fondement de l'acte terroriste, opposer une logique contraire dont le fondement sera la solidarité planétaire.

2. Perspectives pour un monde pacifié : la solidarité planétaire, la laïcité et l'acceptation des différences comme fondement de la tolérance

Dans *Le Consciencisme*, Kwame Nkrumah affirme ceci : Notre attitude envers l'expérience occidentale et musulmane doit être raisonnée, guidée par une pensée, car la pratique sans théorie est aveugle. Ce qu'il nous faut d'abord, c'est un corps de doctrine qui déterminera la nature générale de notre action consistant à unifier la société dont nous avons hérité, cette unification devant constamment tenir compte de l'idéal élevé qui est à la base de la société (...) ; et qui se définit par l'ensemble des principes humanistes. (K. Nkrumah, 1976, pp.97-98).

Pour lui, toutes les actions que nous posons doivent viser à préserver la dignité humaine. Et la conscience est l'élément essentiel qui doit pouvoir nous conduire dans toutes nos actions afin de pouvoir réaliser ce but. Car toute action posée sans la moindre conscience n'est pas loin d'une action suicidaire. Pour éviter donc le suicide, l'auto destruction due à nos actions, une théorie philosophique qu'il nomme le consciencisme, mérite d'être prise en considération. Il écrit :

Le consciencisme est l'ensemble, en termes intellectuels, de l'organisation des forces qui permettront à la société africaine d'assimiler les éléments occidentaux, musulmans et euro-chrétiens présents en Afrique et de les transformer de façon qu'ils s'insèrent dans la personnalité africaine. (K. Nkrumah, 1976, p.98).

Au-delà de la société africaine à laquelle Nkrumah s'adressait, et qui devait assimiler les valeurs occidentales, musulmanes et euro-chrétiennes, et les intégrer à sa culture, c'est à l'humanité toute entière qu'il s'adresse. Au-delà des frontières de l'Afrique, le consciencisme doit désormais aider toute l'humanité à comprendre que toutes les civilisations se valent, ou du moins, se complètent, et par conséquent, elles doivent toutes être assimilées et intégrées à la personnalité des humains.

2. 1. La tolérance et la laïcité comme source de paix

Dans le contexte d'une économie globalisée, il faut une volonté politique de la part des nations riches pour un équilibre social acceptable. Il faut favoriser l'auto-détermination des nations. Celle-ci implique qu'on reconnaisse, dans la théorie et dans la pratique, le droit des nations à protéger leurs activités vitales, à mettre en valeur, comme elles l'entendent, leur territoire, et à refuser de réduire à la dimension de simple valeur marchande des valeurs sociales, culturelles, et tout ce qui fait l'identité d'un peuple. La « Déclaration des Nations Unies sur les Droits des Peuples Autochtones » et la « Déclaration Universelle des Droits de l'Homme » ne sont pas contre de telles aspirations. Nous y lisons ce qui suit :

Les peuples autochtones ont le droit à l'autodétermination. En vertu de ce droit, ils déterminent librement leur statut politique et assurent librement leur développement économique, social et culturel. Les peuples autochtones, dans l'exercice de leur droit à l'autodétermination, ont le droit d'être autonomes et de s'administrer eux-mêmes pour tout ce qui touche à leurs affaires intérieures et locales, ainsi que de disposer des moyens de financer leurs activités autonomes. (Déclaration des Nations Unies sur les Droits des Peuples Autochtones, les articles 3 et 4).

Comprenons que la reconnaissance de la dignité, inhérente à tous les membres de la famille humaine, sans oublier leurs droits égaux et inaliénables, constitue, à n'en point douter, le fondement de la liberté, de la justice et de la paix dans le monde. En revanche, la méconnaissance et le mépris des Droits de l'Homme conduisent inéluctablement à des actes de barbarie, allant jusqu'à révolter la conscience de l'humanité. Ainsi, les Droits de l'Homme méritent d'être protégés par un régime de droit afin que l'homme ne soit pas contraint, en ultime recours, à la révolte ou à la violence contre la tyrannie et l'oppression.

Aussi faut-il éduquer à la paix. Il faut une culture de la paix qui puisse nous conduire à une culture de la tolérance ; la tolérance étant une « acceptation de pratiques ou d'opinions que l'on ne partage pas, voire que l'on réprovoque » (Le Petit Larousse, 2014, p. 1147). Autrement dit, la tolérance est l'acceptation de la différence en matière de pensée, de croyance etc. Précisons également que la tolérance ne peut contribuer véritablement à l'épanouissement des individus que si et seulement si ceux-ci vivent dans un cadre institutionnel favorisant la liberté de conscience et de pensée. C'est pourquoi, la laïcité est ici bien indiquée.

La laïcité peut se comprendre comme « caractère de ce qui est laïque, indépendant des conceptions religieuses ou partisans. Système qui exclut les Églises de l'exercice du pouvoir politique ou administratif, et en particulier l'organisation de l'enseignement public » (Le Petit Larousse, 2014, p.650). En décrétant la séparation des Églises et de l'État en 1905, la France a inscrit le principe de laïcité dans sa constitution. L'État laïque, en distinguant le spirituel du temporel, réserve l'expression des particularismes religieux à la sphère privée. « La séparation de l'État et de l'Église et plus généralement du Temporel et du Spirituel est une idée née de la Renaissance et de la Réforme en Europe et visant

à protéger la République de l'emprise du pouvoir religieux » (I. Badiane, 1997, p.240). Retenons que la laïcité désigne, avant tout, le caractère non confessionnel d'un État. En limitant les prérogatives de la religion, quelle qu'elle soit, la laïcité apparaît comme le seul principe capable d'assurer à tous les citoyens d'un État, et même à ceux qui n'appartiennent à aucune religion de ne point vivre sous l'emprise d'une quelconque autorité religieuse considérée comme hégémonique.

Dans les systèmes théocratiques, il n'est pas rare de surprendre l'autorité politique prétendre parler au nom de Dieu. Dans une telle logique, les principes démocratiques tendent à s'estomper, puisque les oppositions et autres contestations, paraissent non pas comme une tentative de remise en cause du pouvoir et de l'autorité de l'homme qui gère l'État religieux, mais, bien plus, une remise en cause du pouvoir et de l'autorité de celui qu'il est censé représenter, c'est-à-dire Dieu. Or, une telle vision des choses est anti démocratique. Et, « même quand ils évoquent les Écritures, les dirigeants n'en sont pas moins sujets à des erreurs » (I. Badiane, 1997, p.241).

C'est pourquoi, conscients désormais de la nécessité d'appartenir à un univers dans lequel la question de l'unité est essentielle, les autorités de chaque État sont de plus en plus ouverts au spectacle inévitable qu'offre la diversité des croyances et des cultures. « Retenons simplement le cas des femmes saoudiennes qui manifestaient leur besoin de conduire des voitures à l'image des koweïtiennes réfugiées en Arabie Saoudite lors de la guerre contre l'Irak » (I. Badiane, 1997, p. 241). Comprenons par-là que, de plus en plus, l'appréhension cède la place à la compréhension et l'intolérance à la tolérance.

La tolérance commence par le fait d'admettre la variété des pensées et de croyances. Sur le continent asiatique, Mohandas Gandhi, dit le Mahatma, rend compte de l'existence et de la connaissance de la tolérance dans la tradition hindoue dont il est issu. Il montre que si nous croyons en Dieu, de façon sincère, nous aurons à cœur d'accepter toute l'humanité, sans distinction de race, ou de classe, de nation ou de religion. Nous travaillerons, pour ainsi dire, pour l'unité des hommes. Il le dit ainsi :

Toutes mes actions ont leur source dans mon amour inaltérable pour l'humanité (...). Je n'ai connu aucune distinction entre parents et inconnus, entre compatriotes et étrangers, entre blancs et hommes de couleur, entre hindous et indiens appartenant à d'autres confessions, qu'ils soient musulmans, Parsis, chrétiens ou juifs. Je peux dire que mon cœur a été incapable de faire de telles distinctions (M. Gandhi, 1969, p. 16).

En clair, tous les hommes sont frères, en dépit des divergences d'opinions et de croyances qui pourraient exister et, par conséquent, aucun être humain ne devrait nous être étranger. Sur ces propos, on pourrait ajouter que la tolérance consiste aussi à trouver l'humanité même chez les peuples considérés les plus barbares dont la dignité mérite d'être préservée. Au lieu de juger selon la place qu'elle occupe par rapport à la position de la vérité dite paradigmatique, l'altérité des pensées ne signifie pas l'altérité de la vérité. Il n'existe pas de vérité unique et

unidimensionnelle. La vérité est vérité d'un lieu, d'un temps et d'un domaine précis. Si tel est le cas, il ne peut exister de vérité paradigmatique.

En ce sens, la tolérance consiste à laisser vivre chacun, à le laisser penser et vivre comme il l'entend, tant que sa manière de penser et de vivre ne prétend pas s'imposer à tous de manière autoritaire, et par la terreur. La tolérance reconnaît une liberté absolue de conscience individuelle. Cela dit, La *Déclaration universelle des Droits de l'Homme* stipule que

Toute personne a droit à la liberté de pensée, de conscience et de religion ; ce droit implique la liberté de changer de religion ou de conviction ainsi que la liberté de manifester sa religion ou sa conviction seule ou en commun, tant en public qu'en privé, par l'enseignement, les pratiques, le culte et l'accomplissement des rites. (Article 18).

Le respect scrupuleux d'un tel droit ne peut que renforcer et protéger les relations amicales entre les peuples. Aussi,

Tout individu a droit à la liberté d'opinion et d'expression, ce qui implique le droit de ne pas être inquiété pour ses opinions et celui de chercher, de recevoir et de répandre, sans considération de frontières, les informations et les idées par quelque moyen d'expression que ce soit. (Article 19).

Ces deux articles de la *Déclaration universelle des Droits de l'Homme*, révèlent le souci majeur de construire une société humaine caractérisée par le pluralisme culturel et religieux sur la base de la fraternité, de l'unité et de la solidarité. La construction d'une telle société, à visage pluriel, ne peut que contribuer à l'épanouissement et au bien-être de tous les êtres humains. Il convient de dire que la tolérance implique aussi la solidarité et l'entraide mutuelle.

2. 2. La solidarité et l'entraide mutuelle comme source de cohésion

La solidarité est généralement perçue comme le sentiment humaniste qui pousse un individu à assister son prochain. La parabole du bon samaritain suffit pour bien comprendre ce fait. Selon cette parabole, en effet, le Christ aurait répondu à une question d'un docteur de la loi qui, cherchant à le mettre à la confondre, lui aurait demandé de donner le sens du mot « prochain ». « Qui est mon prochain ? » (Louis Segond, 1984, p.133). C'est ainsi que le Christ, pour répondre à la question, décide de raconter cette parabole :

Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba au milieu des brigands, qui le dépouillèrent, le chargèrent de coups, et s'en allèrent, le laissant à demi-mort. Un sacrificateur, qui par hasard descendait par le même chemin, ayant vu cet homme, passa outre. Un Lévite, qui arriva aussi dans ce lieu, l'ayant vu, passa outre. Mais un Samaritain, qui voyageait, étant venu là, fut ému de compassion lorsqu'il le vit. Il s'approcha, et banda ses plaies, en y versant de l'huile et du vin ; puis il le mit sur sa propre monture, le conduisit à une hôtellerie, et prit soin de lui. Le lendemain, il tira deux deniers, les donna à l'hôte, et dit : Aie soin de lui, et ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour. Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de celui qui était tombé au milieu des brigands ? C'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui, répondit le docteur de la loi. Et Jésus lui dit : Va, et toi, fais de même. (Le Louis Segond, 1984, p. 133).

Cette parabole révèle que « mon prochain », c'est mon autre moi, mon semblable, celui qui me ressemble et en qui je me reconnais. Et également, celui à qui je ressemble et qui se reconnaît en moi. C'est cette reconnaissance mutuelle qui nous pousse à nous entraider et à nous secourir en cas de besoin. C'est aussi cette reconnaissance mutuelle qui fait que nous ne pouvons pas poser des actions de nature à nous détruire l'un et l'autre et donc, à poursuivre le bien de l'un ou de l'autre. Être solidaire, c'est aussi le fait d'être « lié à quelqu'un d'autre, à un groupe par une responsabilité commune, des intérêts communs » (Le Petit Larousse, 2014). Autrement, c'est se sentir lié par une responsabilité et des intérêts communs. La question de la solidarité a été abordée aussi par l'apôtre Paul qui nous demande d'aller au secours de nos prochains : « *Avec les Juifs, j'ai été Juif (...). J'ai été faible avec les faibles* » (Le Nouveau Testament, 1984, p. 321). Nous devons nous mettre dans la peau des autres pour arriver à les comprendre et à les aider.

Conclusion

Au terme de cette étude, l'étiologie du terrorisme nous permet de comprendre que le phénomène du terrorisme est multidimensionnel et multisectoriel. Cette multidimensionnalité et multisectorialité impose donc de toujours avoir une attitude critique et réflexive devant les formes et manifestations de la violence terroriste. Avant toute approche de solutions, il conviendrait d'identifier la forme et la nature de l'acte terrorisme, car le phénomène est à la fois politique, économique, culturel et religieux, voire même idéologique.

Cependant, quelle que soit la forme, la nature de l'acte terroriste il porte atteinte à la dignité humaine, à la promotion des Droits de l'Homme, lesquels tombent en péril si l'on perd de vue que la personne humaine est la plus précieuse des richesses. C'est la raison pour laquelle, cette étude se pose comme une éthique interpellatrice qui fait de la laïcité, la solidarité intellectuelle et morale, la reconnaissance comme des catégories à privilégier, si l'on veut sauver le monde humain des violences et de la barbarie.

En fin de compte, pour une humanisation de la vie, et pour donner aux Droits de l'Homme une valeur sacrale et privilégiée, il nous faut agir pour freiner les disparités et inégalités économiques, le culte pernicieux de la différence entre les peuples et les communautés politiques et sociales, etc. Mieux, il nous faut donner au dialogue interculturel et interreligieux, politique et social tous leurs pesants d'or dans la communauté humaine, afin de fonder un monde de paix et de fraternité créatrice.

Références bibliographiques

- BABA KAKÉ Ibrahim, 1984, *Le journal de l'Afrique*, tome 3, Paris, Édition AMI
- BADIANE Ibrahim, 1997, « Religion et culture de paix : Religion, Tolérance et Paix », In *Conflits actuels et culture de la paix. Actes du colloque d'Abidjan*, commission nationale ivoirienne de l'UNESCO en collaboration avec le BREDIA, Abidjan, Presses universitaires de Côte d'Ivoire
- BAMBA Assouman, 2017, « Justement l'émergence des États informels d'Afrique », In *Émergence et reconnaissance*, Actes du colloque international de Bouaké, Bouaké, Revue Ivoirienne de Philosophie et de Sciences Humaines, Volume I
- FANON Frantz, 1968, *Les damnés de la terre*, Paris, Maspero
- GANDHI Mahatma, 1969, *Tous les hommes sont frères*, Trad. Guy Vogelweith, Paris, Gallimard
- HOBBS Thomas, 1649, *Le Citoyen ou les fondements de la politique (De cive)*, Traduit de l'anglais par Samuel Sorbière, Paris, Garnier Flammarion
- JACOB François, 1981, *Le jeu des possibles*, Paris, Fayard
- KHOMEINY Rouhalla, 1985, *Le grand djihad ou lutter contre soi-même*, in *Le Nouvel observateur*, Paris, No 0966 du 11 janvier
- KOUADIO Boni, 2006, *Discours sur l'impérialisme*, Abidjan, PUCI
- La Déclaration des Nations Unies sur les Droits des Peuples Autochtones, in <https://www.un.org>
- Le Petit Larousse illustré, 2014, Paris, Cédex
- NKRUMAH Kwame, 1976, *Le Consciencisme*, Paris, Présence Africaine
- SEGOND Louis, 1984, *Le Nouveau Testament*, Paris, Association Internationale des Gédéons